

Nous ne saurions donc trop détourner les jeunes gens de la campagne d'une tendance réellement fâcheuse qui les dirige vers la fabrique, et surtout vers la grande ville, où fourmillent les positions libérales. C'est là qu'est le bonheur, croit le jeune fils de cultivateur ; c'est là qu'on a les spectacles et toutes les jouissances possibles, dont on est absolument sevré aussi bien dans les grandes fermes que dans les petites chaumières.

Au lieu de vous attacher à ces apparences qui n'ont que la fragile valeur de la frivolité, considérez plutôt l'encombrement de nos carrières libérales, songez aux grèves qui se produisent dans les manufactures ; avez-vous jamais eu de tels spectacles à la campagne et dans la culture des champs ?

Tout habitant assez bien inspiré pour vouloir que son fils soit initié d'une manière intelligente aux meilleures méthodes de culture, n'éprouvera point d'embarras sérieux pour trouver où le placer convenablement et à de bonnes conditions. L'avantage, sous le rapport de l'apprentissage, est donc bien du côté de l'habitant.

Et maintenant qui oserait nier que l'habitant devenant son propre maître, cultivant sous sa propre responsabilité n'est pas dans une condition sociale supérieure à celle de l'ouvrier d'atelier ?

L'habitant croit qu'on lui dore la pilule, lorsque, pour le relever à ses propres yeux, on lui dit que, de toutes les professions dévolues aux classes laborieuses, la sienne est incontestablement la première et la plus utile. Il affirmait qu'elle est la moins rémunératrice et il s'imagine qu'à tous égards on le considère comme inférieur. Ce sentiment très funeste est l'une des causes les plus graves qui détournent trop souvent son esprit du travail des champs, pour le diriger vers le travail prétendu supérieur et le bien-être supposé des villes.

Il semble que les jeunes gens qui partent du village conquièrent leur affranchissement, tant ils sont heureux d'abandonner la fourche et la faux, et tant ceux qui restent les regardent partir d'un œil d'envie !

Quel remède à cette fâcheuse désertion ?

Nous pensons que si, par un bon et large enseignement professionnel, le métier de laboureur devenait ce qu'il doit être, le plus intellectuel et le plus attrayant des métiers, le capital ne tarderait pas à s'attacher à la terre et le cultivateur pourrait bien alors trouver l'existence beaucoup plus douce et beaucoup moins humble aux champs que dans les établissements industriels des grandes villes.—(Le Monde)

A. T. LEPINE.

L'agriculture en progrès.

Le désir que montrent un grand nombre de cultivateurs d'apprendre de meilleures et plus profitables méthodes de cultiver est un signe des temps rempli de promesses. Il n'y a pas de genre d'occupation où s'accomplissent plus de progrès. Dans la plupart des branches d'industries, le premier soin est de chercher comment échapper aux effets d'une concurrence ruineuse, ou de réunir les

capitaux nécessaires pour faire à ses adversaires la même concurrence ruineuse. Dans l'agriculture le progrès a un but légitime et on emploie que des moyens légitimes — (The Northwestern Agriculturist.)

Le travail de la femme du cultivateur.

Le cultivateur oublie trop souvent de donner crédit aux différentes formes de l'économie rurale et domestique. Nous connaissons plus d'une femme de cultivateur, qui par son habile administration, du produit de 3 ou 4 vaches et d'une trentaine de poulets achète non seulement tous ses habits et ceux de ses enfants, mais encore les $\frac{2}{3}$ de l'épicerie nécessaire à une famille de 5 personnes. Cependant on ferait difficilement croire à leurs maris que personne autre qu'eux subvient en aucune autre manière à l'entretien de leur famille. Ils s'en rendraient compte et peut-être l'admettraient, si leur ferme leur était ravie, et qu'ils fussent obligés de payer pour la moitié du travail qu'elle fait et de déboursier de l'argent pour les autres provisions qu'une mercenaire ne voudrait ou ne pourrait leur procurer par manque d'intérêt et d'administration.—(National Stockman.)

Dans certaines contrées de France et de Belgique où les terres sont louées à prix d'argent, il n'est pas rare de trouver dans la moyenne culture des fermières qui avec le lait, le beurre, les œufs et les volailles qu'elles portent et vendent elles mêmes aux marchés voisins, paient plus de la moitié du fermage de la terre.

Avantages qu'offrent les petites terres sur les grandes

Les voisins sont plus proches ; les chemins sont meilleurs ; elles fournissent de bonnes écoles en plus grand nombre ; elles rapportent plus de profit en proportion du travail qu'elles exigent ; elles demandent moins de travaux, elles sont mieux entretenues ; elles font faire moins de dépenses pour se faire aider ; elle font perdre moins de temps ; elles donnent un plus grand rendement par arpent, parce qu'elles sont mieux travaillées ; il y a moins d'employés à surveiller ; elles occasionnent moins de tracasseries, moins d'inquiétudes. Elles font éprouver moins de craintes de la sécheresse, de la pluie, de la gelée et du bas prix du marché. Il y a moins d'argent à payer pour les instruments d'agriculture. Nos femmes et nos enfants ont plus de temps à consacrer à la lecture, afin de former leur esprit. Sur une petite terre on pousse toujours son ouvrage en avant. Elles donnent plus de confort et de profits.

MAXIMES AGRICOLES.

Le manque de soin et la négligence sont deux des plus grands fléaux de la ferme.

Plus d'hommes, partis de rien, arrivent à l'indépen-